

Communication végétale émergente dans les sociétés contemporaines : au-delà du monde des humains

Du réensauvagement des espaces (notamment pendant la Covid) à une vision servicielle de l'environnement naturel, nos rapports au monde végétal se métamorphosent et gagnent en visibilité à la faveur des manifestations concrètes du réchauffement climatique et des grandes échéances supranationales comme les COP (Conférences pour le climat) successives (Barraud *et al.* 2019). Ainsi, 2021 a été l'année de la biodiversité. Institutionnalisée au Sommet de la Terre de Rio de Janeiro en 1992 par la Convention sur la diversité biologique, puis en 2010 par la Conférence de Nagoya sur la biodiversité, la prise de conscience de l'importance de cet enjeu environnemental progresse sans pour autant parvenir à s'imposer. Chaque année, la liste des espèces menacées de l'UICN tente à cet égard de constituer une sanctuarisation sans que les modalités de préservation, de protection ou de défense fassent consensus, comme en témoigne notamment l'emprisonnement sans procès de Paul Watson, fondateur de l'ONG Sea Shepherd en 2024, à l'initiative d'États ne reconnaissant pas ces sanctuarisations internationales.

Plus généralement, l'émergence du vivant dans son entier capillarise, de proche en proche, les arènes publiques, de manière non linéaire, tantôt ostensiblement, tantôt discrètement. Certaines luttes sont devenues emblématiques et certains des symboles qui y sont associés cristallisent l'attention médiatique. Les ours polaires, les orangs-outans, les grands tigres ont par exemple bénéficié d'une sympathie publique immédiate, érigés en étendards de lutte des ONG contre des phénomènes beaucoup

plus vastes, comme celui de la déforestation ou de la fonte de la banquise. L'agenda et l'attention publique nous polarisent donc sur des espèces, soit menacées d'extinction soit menaçantes (car invasives par exemple) de manière épisodique, avant de passer à d'autres urgences médiatiques. Ces « voix » non humaines font ainsi l'objet d'attentions parcellaires et isolées, elles peuvent aussi être absentes des dispositifs de médiation parce qu'elles nous sont « invisibles » (Wandersee et Schussler 2001 ; Morizot et Zhong Mengual 2018 ; Batke *et al.* 2020 ; Morizot 2020). Elles contribuent malgré tout à une émergence cognitive et compréhensive qui croît et se normalise *via* un combat parallèle législatif mené par des associations de lutte contre la maltraitance animale notamment.

Au-delà du monde animal, une autre forme de vie moins visible, moins médiatique, parfois plus intime aussi, pointe à la faveur d'une meilleure considération du vivant et au gré de catastrophes climatiques telles que les (méga) feux qui ravagent chaque année les forêts du globe ou encore des épisodes caniculaires qui étouffent les métropoles. Le monde végétal s'en trouve reconsidéré et se déploie dans l'espace public. Si sa médiatisation est plus discrète, elle n'en est pas moins présente (Catellani et Pascual Espuny 2019 ; Cholet *et al.* 2023). Notre rapport aux plantes, aux algues, aux mousses, aux champignons, aux arbres, aux fleurs, aux forêts ouvre de multiples champs d'études : au-delà de notre rapport à une nature verte, emblématique, c'est également notre rapport à la lumière, à la nourriture, à la fertilisation, à l'ombre, aux couleurs que nous observons. Du jardin aux forêts mythologiques, de nos potagers à notre assiette, de la jungle à nos platanes urbains, de nos parcs à nos landes sauvages, notre rapport au temps change, s'adaptant au rythme des saisons et à des temps de croissances non humains. Notre rapport à l'espace évolue également : du séquençage microscopique de la pharmacopée à la gestion macroéconomique des grands espaces agricoles, en passant par la végétalisation des villes. Appréhender le végétal devient alors une autre entrée réflexive pour envisager notre rapport au monde.

Des recherches en biologie et en écologie invitent à ce titre à les percevoir sous un nouveau jour, notamment comme des êtres sensibles, mais aussi intelligents, voire conscients (Calvov et Keijzer 2009 ; Gagliano 2012 ; Mancuso 2013 ; Tassin 2016 ; Trewavas 2016 ; Chamovitz 2017 ; Calvo et Gagliano 2020 ; Parise 2020). Envisager notre communication sur le monde végétal nous conduit donc à réfléchir et analyser notre rapport à un vivant primordial des écosystèmes, et qui revêt une importance symbolique, environnementale, sociétale, économique, culturelle. C'est tout l'objet de cet ouvrage s'inscrivant dans la continuité du colloque « Au-delà du monde des humains, communication végétale émergente dans l'espace public » organisé par l'IMSIC¹ et le groupe d'études et de recherche « Communication, Environnement,

1. Institut méditerranéen des sciences de l'information et de la communication.

Sciences et Société » de la SFSIC² et qui s'est tenu à Aix-en-Provence le 25 mai 2022. Par le prisme des études en communication, ce sont différents axes qui nous ont paru émerger, à la fois méthodologiques et thématiques, et qui nous conduisent à proposer cinq parties à cet ouvrage collectif :

- partie 1 : approches sémiotiques de la diversité des formes de discours sur et du monde végétal ;
- partie 2 : coconstruction d'un nouveau rapport au vivant et éducation environnementale ;
- partie 3 : art et médiation du végétal ;
- partie 4 : sensorialités et récits de relations humains/non-humains ;
- partie 5 : la communication végétale comme levier de transformation de la communication des organisations.

Ces parties recourent les différentes approches en SIC telles que les processus de construction et de structuration de sens et référents collectifs, des relations sociales et sociodiscursives, des phénomènes d'influence, des identités organisationnelles ou encore des processus de transmission, de médiation, de narration et mise en récit. Les onze chapitres présentés au sein de ces parties s'inscrivent essentiellement dans une perspective qualitative et pour beaucoup une démarche exploratoire. En voici une brève présentation.

Dans le chapitre 1, les questions sémiotiques sont sollicitées dans l'approche infocommunicationnelle qui nous lie au végétal. Andrea Catellani présente un projet de recherche sur la manière dont les êtres végétaux, et en particulier les forêts, sont présents dans les communications organisationnelles, dans le cas spécifique des organisations vouées à la promotion de la reforestation. Il propose une analyse sémiotique multimodale des aspects verbaux et visuels de la communication stratégique de certaines organisations qui collectent des fonds auprès des particuliers et des entreprises pour soutenir des projets de reforestation dans le monde. L'auteur se concentre sur la question suivante : comment les êtres végétaux, et en particulier l'entité collective appelée « forêt », sont-ils mobilisés dans le discours promotionnel et persuasif multimodal de ces organisations ? Comment la forêt elle-même s'inscrit-elle dans les discours et les images visant à stimuler l'action pour sa propre préservation et reconstruction ?

En s'inscrivant résolument dans une approche épistémologique de la sémiotique, Nicolas Zengiaro propose en chapitre 2 une écologie des relations entre l'organique et le non-organique, dans une bascule de la phytosémiotique à la physiosémiotique.

2. Société française des sciences de l'information et de la communication.

Selon l'auteur, il peut s'agir d'identifier la sémiose à la vie (Sebeok 1963) et cela signifie que non seulement le monde animal a la capacité de communiquer, mais aussi le règne végétal. L'auteur revient sur l'émergence dans les années 1980 d'un nouveau domaine de la sémiotique : la phytosémiotique, qui étudie les processus sémiotiques et les échanges d'informations entre la plante et son environnement, avant d'en fournir une relecture plus contemporaine permettant de repenser la nature des relations entre le végétal et son environnement, grâce notamment au concept de « sensification », emprunté au philosophe E. Coccia. En d'autres termes, de la photosynthèse à l'absorption de substances minérales, il semble que les plantes puissent échanger, lire et traduire des signes de sens dérivés de la matière inorganique (Prodi 2021). Tout est alors une expression de l'ontologie dans laquelle le vivant prend forme et existence (Descola 2005).

Le chapitre 3 ouvre notre deuxième partie. En s'appuyant sur l'analyse, à la fois sémiotique et linguistique, du dispositif médiatique d'une influenceuse québécoise, Erica Lippert expose les lieux communs et paradoxes de la communication touristique en milieu naturel. En examinant les principales modalités du discours touristique « ainsi que les imaginaires iconiques et discursifs de la nature qui s'en dégagent », elle souligne notamment le fait que la relation à ce milieu « sauvage » tend à devenir une relation consumériste fondée en partie sur une quête d'authenticité stéréotypée fantasmée et instrumentalisée. La promotion des milieux naturels peut dès lors conduire à leur mise en danger par surfréquentation.

Dans cette même partie, Amélie Coulbaut-Lazzarini pose en chapitre 4 la question du lien humains-végétaux. Selon l'autrice, le végétal entre dans la structuration du rapport au monde par le biais d'images ou de textes portés par des acteurs de divers univers, tels que le photographe Yann Arthus-Bertrand ou le forestier Peter Wohlleben (Wohlleben 2017). Son inscription en tant que question publique s'opère lorsque la communication publique et territoriale se saisit de ces sujets et donne matière à réflexion sur l'évolution de notre rapport au monde.

Dans ce cadre, en quoi le soutien d'instances territoriales comme les PNR³ ou les agglomérations à des programmes intégrant des aspects artistiques, corporels, en lien avec les paysages, montre une inflexion vers une prise en compte du végétal dans le rapport au monde des humains ? L'autrice s'intéresse à la manière dont ces programmes inscrivent le rapport au végétal dans une perspective qui ne relève pas de la seule logique utilitariste, d'exploitation d'une ressource, mais d'une communication, d'un lien, d'une « cohabitation diplomatique » (Morizot 2017) avec le vivant.

3. Parcs naturels régionaux.

La visite de ruines abandonnées comme éducation environnementale permet à Nathanaël Wadbled de s'inscrire dans la perspective des *critical heritage studies* (Harrison et Sterling 2020). Il envisage en chapitre 5 les pratiques du patrimoine et de l'exploration urbaine (urbex) d'un point de vue environnemental, en appréhendant ces ruines comme des objets « hybrides » à la fois culturels et naturels. Se pose dès lors la question des façons d'assurer la médiation de ces espaces et du rôle joué par le guide dans ce processus. Au-delà des espaces visités, les visiteurs sont amenés à prendre conscience de la biodiversité qui se développe dans les constructions humaines et qui reste souvent inaperçue dans l'espace urbain (Arnould *et al.* 2011). L'éducation environnementale ne passe alors pas par un discours explicatif mais par une expérience faisant la part belle au sensible, à l'indétermination et résolument contextualisée.

Ouvrant notre troisième partie concernant l'art et la médiation au végétal, Natacha Cyrulnik et Marine Brun-Franzetti s'intéressent dans le chapitre 6 à la représentation de la nature dans le cinéma documentaire amérindien. Elles expliquent en quoi le végétal y apparaît comme un révélateur des désastres de la colonisation sur les modes de vie, les identités des peuples autochtones ainsi que sur l'environnement. Le végétal, non humain, peut ainsi bénéficier d'une place aussi importante que l'humain dans la mise en récit du territoire et révèle l'interdépendance profonde entre les êtres humains et leur environnement. Levier de sensibilisation et de mise en action, la représentation du végétal s'y révèle construite pour offrir une expérience sensible au spectateur en invitant à repenser le regard porté sur la nature et les relations humain/non-humain qui s'y tissent.

Comment l'articulation entre art et science peut-elle contribuer au renouvellement des médiations scientifiques ? Comment les représentations artistiques de phénomènes physiques et vivants constituent-elles des invitations à comprendre les enjeux contemporains environnementaux ? À partir de l'étude des paysages peints, Baptiste Morizot et Estelle Zhong Mengual (2018) expliquent que notre rapport au vivant et aux milieux naturels est induit par la dichotomie entre art et science, ce qui nous conduit à « une crise de sensibilité ». Cette posture implique et explique notre incapacité à lire notre environnement. L'enjeu est de réapprendre à produire des processus d'interprétation, étant donné que la culture de la peinture paysagère nous a éloigné de la compréhension du monde vivant. Il est nécessaire de reconstituer les pratiques de lecture du monde qui nous entoure (Jeanneret 1994 ; Haraway 2009). Dans le chapitre 7, Marie-Caroline Heid, Eva Sandri, Sarah Labelle, Emma Laurent et Valérie Méliani analysent la manière dont la sculpture *Immersion Nature Augmentée* s'inscrit dans cette remédiation à la lecture de paysage. Réalisée par l'artiste Anne-Lise Koehler, cette sculpture est fabriquée à partir de papiers issus d'ouvrages récupérés (brochantes ou livres destinés au pilon). L'objet est ici de questionner le rapport entre dimensions

artistique et scientifique dans le dispositif *Immersion Nature Augmentée* au travers d'un dispositif sociotechnique (Peeters et Charlier 1999) comme un agencement d'éléments humains, matériels et idéels, un « espace particulier » dans lequel « quelque chose » peut se produire.

Dans le chapitre 8, Philippe Hert ouvre la question des sensorialités et des récits de relations humains/non-humains. Il nous entraîne sur un terrain ethnographique, à partir des récits autobiographiques, dont certains sont largement médiatisés, liés à l'usage d'un breuvage à base de deux plantes, communément appelé ayahuasca. L'auteur s'intéresse ici aux enjeux liés à la « traduction » de ces expériences, et en quoi elles nous suggèrent de penser autrement les relations homme/nature hors d'un grand partage. La forte attractivité occidentale pour le chamanisme à plantes, la quête d'expériences « authentiques » et l'exotisme qu'il véhicule a développé une industrie touristique (Amselle 2013) relayée médiatiquement. L'auteur pose la question de « dialogues » avec la plante, dont il trouve de nombreux exemples sur YouTube. S'il y a bien un horizon d'attente préconstruit notamment par les médias (Lombardi 2021), des récits d'expérience rendent compte de rencontres d'un point de vue autre sur le monde difficile, voire impossible à restituer. Peut-on alors parler de rencontre avec la plante ?

Le chapitre 9 nous entraîne dans une approche gustative et patrimoniale : élaborer, vendre et boire du vin vivant sont autant d'étapes d'une conversation avec des non-humains. Que se passe-t-il lorsque l'on passe d'un vin élaboré selon des pratiques dites « conventionnelles » à des pratiques plus durables, qu'elles soient dans le cadre de l'agriculture biologique, de la biodynamie ou même des très récemment labellisés « Vins Méthode Nature » ? Selon l'auteur, tout change lorsque l'on altère les frontières du paradigme naturaliste. Si l'on commence à étudier la façon dont le sens circule parmi les non-humains, végétaux et animaux (Kohn 2017), la façon dont il circule entre les paysans et les végétaux dont ils s'occupent (Kazic 2022) ou encore la façon dont ces vigneronnes « nature » tissent des liens sensibles (Pineau 2019), on commence à être mieux équipé pour qualifier ce qu'il se passe positivement dans le travail de ces vigneronnes. En s'appuyant sur la sémiotique des transactions coopératives développée par Manuel Zacklad (Zacklad 2020), Pierre Beslay analyse cette relation comme une conversation avec le vivant depuis le travail de la vigne jusqu'à la mise en bouteille, en passant par la vinification.

Les deux derniers chapitres forment la cinquième et dernière partie de l'ouvrage et s'inscrivent dans le champ de la communication des organisations. Que peut nous apprendre l'étude des plantes sur la communication ? Alors que le domaine de la communication emprunte régulièrement à d'autres sciences sociales, relativement peu de travaux théoriques sont importés des sciences naturelles. Or Joshua Anderson,

Matthew Eastin et Megan LaMonica estiment que ces domaines peuvent fournir des pistes d'investigation précieuses sur les problèmes communicationnels et c'est à cet exercice qu'ils invitent le lecteur, dans le chapitre 10, en questionnant le rapport à l'incertitude dans la communication stratégique environnementale. Les auteurs s'appuient sur l'utilisation de concepts issus de la biologie, notamment la théorie de la sélection naturelle et de la sélection r/K , pour mieux comprendre comment les organisations peuvent adapter leurs stratégies de communication dans un environnement incertain. Comme les organismes qui développent des stratégies de survie face à des environnements imprévisibles, les communicants peuvent répartir leurs efforts de communication pour maximiser leur impact en fonction du degré d'incertitude. Autrement dit, en intégrant des approches écologiques à la planification de la communication, les auteurs suggèrent des stratégies qui s'adaptent aux défis dynamiques et parfois imprévisibles de l'engagement public envers les enjeux environnementaux. La stratégie de reproduction des plantes peut ainsi offrir un nouveau cadre de compréhension des processus communicationnels.

Enfin, Céline Pascual Espuny et Catherine Loneux abordent la mise en récit de la biodiversité dans le discours RSE (responsabilité sociétale des entreprises) des organisations. Deux « mégathématiques » s'imposent en effet désormais dans l'agenda des entreprises : l'urgence climatique et l'urgence biologique. Si la première fait déjà partie des préoccupations depuis environ vingt ans, la seconde perce plus récemment et reste encore peu intégrée dans les stratégies d'entreprises. De nombreuses questions se posent alors pour saisir et incorporer la biodiversité dans la communication et les récits RSE. Après une présentation du contexte sociocommunicationnel, le chapitre 11 propose une lecture critique de l'hybridation des discours en s'appuyant notamment sur l'analyse de l'émergence des problèmes publics pour la communication des entreprises ainsi que les stratégies narratives en RSE. Les autrices terminent en proposant de dégager les caractéristiques principales de ces « mégathématiques narratives » ainsi que les risques de « biodiversitywashing » qui y sont associés.

La diversité et la richesse des contributions présentées dans cet ouvrage offrent un éclairage renouvelé sur les multiples facettes des relations entre humains et non-humains, en particulier dans le contexte émergent de la communication végétale. En explorant les reconfigurations de ces interactions, il incite à repenser notre compréhension des processus communicationnels qui accompagnent et réinventent la remise en cause de la dichotomie nature/culture ainsi que les frontières traditionnelles entre les espèces. Les études présentées ici mettent en lumière non seulement les mécanismes complexes par lesquels les plantes interagissent avec leur environnement et entre elles, mais également la manière dont ces échanges peuvent enrichir nos propres pratiques de communication. Ce parcours nous incite à considérer les implications éthiques et écologiques de nos interactions avec le monde végétal, élargissant ainsi

notre réflexion sur les enjeux contemporains de la communication dans un écosystème interconnecté. En définitive, cet ouvrage invite à une revalorisation de la voix des plantes dans le discours scientifique et social, tout en appelant à une approche plus inclusive et respectueuse des relations qui unissent le vivant.

Bibliographie

- Arnoud, E., Price, L. (1993). River magic: extraordinary experience and the extended service encounter. *Journal of Consumer Research*, 20(1).
- Arnould, P., Le Lay, Y.-F., Dodane, C., Méliani, I. (2011). La nature en ville : l'improbable biodiversité. *Géographie, Économie, Société*, 13, 45–68 [En ligne]. Disponible à l'adresse : <https://shs.hal.science/halshs-00862457v1>.
- Barraud, R., Andreu-Boussut, V., Chadenas, C., Portal, C., Guyot, S. (2019). Ensauvagement et ré-ensauvagement de l'Europe : Controverse et postures scientifiques. Bulletin de l'association de géographes français. *Géographies*, 96(2) [En ligne]. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.4000/bagf.5141>.
- Batke, S.P., Dallimore, T., Bostock, J.I. (2020). Understanding Plant Blindness – Students' Inherent Interest of Plants in Higher Education. *Journal of Plant Sciences*.
- Catellani, A., Pascual Espuny, C., Malibabo Lavu, P., Jalenques Vigouroux, B. (2019). Les recherches en communication environnementale. *Communication*, 36(2) [En ligne]. Disponible à l'adresse : <https://doi:10.4000/communication.10559>.
- Catellani, A., Cholet, C., Pascual Espuny, C. (2023). The Intelligence of Plants: A New Narrative? Notes on a Contemporary Cultural Phenomenon. *Environmental Communication*, 17(6), 618–633. doi:10.1080/17524032.2023.2234654.
- Calvo, P., Keijzer, F.A. (2009). Cognition in Plants. Plant-environment interactions: Behavioral perspective.
- Calvo, P., Gagliano, M., Souza, G.M., Trewavas, A.-J. (2020). Plants are intelligent, here's how. *Ann. Bot.*, 125(1), 11–28. doi:10.1093/aob/mcz155.
- Chamovitz, D. (2017). *What a Plant Knows: A Field Guide to the Senses*. Farrar, Straus and Giroux, New York.
- Descola, P. (2005). *Par-delà nature et culture*. Gallimard, Paris.
- Gagliano, M. (2012). Green symphonies: a call for studies on acoustic communication in plants. *Behavioral Ecology*, 24, 789–796.
- Haraway, D. (2009). *Des singes, des cyborgs et des femmes. La réinvention de la nature*. Éditions Jacqueline Chambon, Arles.

- Harrison, R., Sterling, C. (dir.) (2020). *Deterritorializing the Future: Heritage in, of and after the Anthropocene*. Open Humanities Press, Londres.
- Jeanneret, Y. (1994). *Écrire la Science. Formes et enjeux de la vulgarisation*. PUF, Paris.
- Kazic, D. (2022). Quand les plantes n'en font qu'à leur tête. Concevoir un monde sans production ni économie. La Découverte, Paris.
- Kohn, E. (2017). *Comment pensent les forêts : vers une anthropologie au-delà de l'humain*. Zones sensibles éditions, Bruxelles.
- Morizot, B. (2017). Nouvelles alliances avec la terre. Une cohabitation diplomatique avec le vivant. *Tracés, Revue de Sciences humaines* 33, 73–96 [En ligne]. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.4000/traces.7001>.
- Morizot, B. (2020). *Manières d'être vivant. Enquêtes sur la vie à travers nous*. Actes Sud, Arles.
- Parise, A.G., Gagliano, M., Souza, G.M. (2020). Extended cognition in plants: is it possible?. *Plant Signaling & Behavior*, 15(2) [En ligne]. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.1080/15592324.2019.1710661>.
- Peeters, H., Charlier, P. (1999). Contributions à une théorie du dispositif. *Hermès, La Revue*, 25(3), 15–23.
- Pineau, C. (2019). *La corne de vache et le microscope : le vin « nature », entre sciences, croyances et radicalités*. La Découverte, Paris.
- Trewavas, A.J. (2016). Intelligence, Cognition, and Language of Green Plants. *Frontiers in Psychology*, 7.
- Wandersee, J., Schussler, E. (2001). Toward a theory of plant blindness. *Plant Science Bulletin, The Botanical Society of America*, 47, 2–8.
- Wohlleben, P. (2017). *The Hidden Life of Trees: What They Feel, How They Communicate, Discoveries from A Secret World*. Greystone Books, Vancouver.
- Zhong Mengual, E., Morizot, B. (2018). L'illisibilité du paysage. Enquête sur la crise écologique comme crise de la sensibilité. *Nouvelle revue d'esthétique*, 22(2), 87–96 [En ligne]. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.3917/nre.022.0087>.